NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

68 Nº 5 1946

Aspects pédagogiques et doctrinaux.

Pierre RANWEZ (s.j.)

p. 483 - 495

https://www.nrt.be/es/articulos/aspects-pedagogiques-et-doctrinaux-3758

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

ASPECTS PEDAGOGIQUES ET DOCTRINAUX

Avant d'étudier l'effort des catéchistes et des éducateurs dans différents domaines bien concrets, nous voudrions examiner les conditions générales auxquelles doit répondre un enseignement religieux vraiment formatif.

L'enseignement religieux suppose un contenu intelligible : *une synthèse doctrinale.*

Il exige une *présentation* grâce à laquelle chacun puisse recevoir la part de vérité dont il est capable.

Il s'appuie sur une *expérience de vie* : on invitera à y participer chrétiens et néophytes.

I. LA SYNTHESE DOCTRINALE

De sérieux progrès ont été accomplis dans le renouveau des méthodes d'enseignement religieux. Un danger peut subsister : celui de présenter de manière excellente une doctrine encore superficielle, qui ne puisse être, pour l'intelligence, un aliment, ni pour la volonté, un but.

Pour nous faire mieux comprendre et marquer quels travers doivent être évités, nous allons exagérer quelque peu certains traits.

Il arrive que des auteurs et des catéchistes zélés, qui s'efforcent par leurs industries pédagogiques d'épargner à leurs élèves le psittacisme et la mémorisation machinale de formules incomprises, ne pensent pas suffisamment la doctrine qu'ils enseignent. Ils répètent des explications qui, à force de se transmettre de manuel en manuel, de cours en cours, s'épuisent et s'exténuent. Ils comprennent les mots qu'ils emploient et peuvent justifier le sens des formules qu'ils enseignent, mais on a parfois l'impression qu'ils *répètent une leçon apprise.* Leur enseignement n'est pas devenu — tout en restant le témoignage de Dieu — leur pensée personnelle. La conséquence de cette absence de pensée personnelle est que la doctrine elle-même se vide de son sens et de sa vitalité. Voici nous semble-t-il comment se manifeste principalement ce défaut.

Certains aspects exacts mais secondaires, sur lesquels il fut peut-être nécessaire d'insister autrefois, soit pour réagir contre des erreurs contemporaines, soit parce qu'ils constituaient une étape dans le progrès de la pensée, restent parfois prépondérants (1).

(1) On pourrait illustrer cette affirmation en notant l'importance donnée à la notion du *signe* dans l'explication des sacrements, la priorité donnée à l'*explication des sacrifices de l'Ancien Testament* pour en arriver à expliquer le Sacrifice du Christ.

Ensuite des comparaisons ou des analogies plus ou moins heureuses, et en tout cas adaptées à des modes de pensée de générations révolues, conservent une valeur sacrée ; elles semblent intangibles ; on finit par les confondre avec le dogme qu'elles explicitent. On assimile alors le dogme tantôt à une physique, tantôt à un juridisme. On pense (?) les dogmes en images ; on traite les réalités transcendantes à la manière des réalités pesantes ou volumineuses (songeons à l'insertion de l'âme dans le corps, à la situation de l'enfer et du ciel) ou bien encore à la manière de contrats, de fictions juridiques, d'exigences et de largesses qu'une justice commutative pointilleuse surveille et dirige. Par exemple mainte explication du dogme de la Rédemption ou de la grâce (2).

Enfin les subtilités dialectiques de la théologie sont parfois exploitées à contretemps. Elles ne méritent certes pas l'ironie avec laquelle, parfois, on les traite. Elles sont le soutien nécessaire d'une pensée qui se hausse au-dessus des réalités tangibles. Notons cependant que ces constructions audacieuses, où les concepts se lient les uns aux autres pour de périlleuses ascensions, n'ont de valeur et d'intérêt que dans un contexte. Cette algèbre dialectique est la traduction d'une pensée profonde et vivante. Si cette pensée disparaît, il ne reste qu'un squelette desséché. De plus, comme tout langage, ces formules appartiennent à une époque, à un système peut-être. C'est en fonction de cette époque et de ce système qu'elles doivent être comprises. Les isoler, c'est les condamner à la stérilité.

La doctrine qu'exposent nos manuels et nos leçons doit se dégager de ces ornières. Ceux qui enseignent voudront ne plus rester aveuglément tributaires de formulations périmées, insistant sur des aspects aujourd'hui secondaires.

Ils se défieront d'une fausse clarté, obtenue grâce à des comparaisons et des analogies superficielles.

Ils délaisseront les subtilités dialectiques, lorsqu'une pensée vivante et actuelle n'y est pas accordée.

Et surtout ils voudront méditer le dogme, s'en assimiler la richesse, à tel point que leur enseignement se confonde avec leur propre pensée. Ces efforts, pour être efficaces, supposent un *travail scientifique* et un *recours à leur propre expérience.*

Un travail scientifique tout d'abord ; car il faut retrouver, à travers l'effort séculaire des docteurs, par delà les découvertes frag-

(2) Cfr le procès du juridisme dans l'explication du dogme de la Rédemption dans E. Mersch, *La théologie du Corps mystique,* Paris, Desclée De Brouwer, Bruxelles, Edit. Universelle, 1944, t. I, pages 328 et suiv., 348 et suiv.

mentaires et les points de vue partiels, l'interprétation de la révélation divine.

Une formation théologique élémentaire devrait préparer catéchistes et professeurs. Ils devraient pouvoir s'appuyer non sur la pensée d'autrui, à laquelle on se reporte craintivement à chaque pas, mais sur leur propre pensée. Ni la connaissance de la pédagogie, ni une piété profonde unie à une vie exemplaire ne supplée totalement à un défaut de connaissance scientifique.

J'entends par connaissance scientifique celle qui dépasse, — et juge à leur valeur, — les développements de seconde ou troisième main ; celle qui remonte aux sources et se nourrit de la pensée authentique des grands auteurs, de la lecture de l'Evangile, des Pères, des textes conciliaires, des penseurs.

Alors, tout se rétablit dans sa vraie perspective, les confusions disparaissent, ce qui est accessoire se montre tel et les lignes essentielles prennent leur importance.

Peut-être est-ce trop demander de tous les catéchistes ; on voudra l'obtenir d'une élite toujours de plus en plus nombreuse.

Un recours à leur propre expérience, ensuite, permettra aux catéchistes de donner à leur enseignement un caractère de vie. Aucun dogme ne nous est donné pour assouvir une curiosité oisive. Tous ouvrent des routes vers Dieu et appellent une démarche. Ils commandent des attitudes. Tout dogme peut donc, pour une part, nous être intérieur et devenir, jusqu'à un certain point (car la transcendance suppose le mystère), un objet d'expérience. De cette expérience, qu'enrichit la bonne volonté et la prière, la méditation peut nous rendre conscients. Nos contemporains s'attachent peu à une pensée désincarnée ; ils cherchent, quelquefois avec beaucoup d'imprécision et de vague, la « vérité vécue ». Ne pas tenir compte de cette tendance et vouloir proposer un enseignement dans une autre perspective serait aboutir à un échec. Si nous voulons être compris, nous aborderons et nous poursuivrons l'explication des dogmes en nous reportant sans cesse à l'expérience du divin qui se manifeste par une angoisse, un appel, un enrichissement, un soutien, et que nous rencontrons d'une manière sensible dans l'action visible de l'Eglise.

Confrontées avec la conscience que nous avons de l'action de Dieu en nous et de notre propre engagement, les formules et explications seront pénétrées d'un esprit nouveau. Trois caractères surtout apparaîtront.

Tout d'abord un caractère de *personnalisme.* Dans notre attitude religieuse nous nous engageons personnellement vis-à-vis du Christ et de Dieu. Les réalités qui nous apparaissent dans les définitions comme des choses deviennent dans notre vie religieuse des démarches de personne à personne. La grâce : une qualité sans doute,

mais surtout Dieu présent et agissant en moi ; un sacrement : un signe, soit, mais surtout le Christ qui me pardonne ou m'enrichit...

Ensuite et par le fait même, un caractère *de vie et d'activité.* Nous nous percevons dans l'action. Ici encore les réalités que les formules de nos manuels nous présentent dans leur immobilité nous sont révélées dans leur devenir perpétuellement mouvant. Il ne s'agit plus d'effets statiques, mais d'accueil ou de conquête. Non plus tellement de signes, de marques, de caractères, mais d'actions dont ces signes, ces marques, ces caractères sont les indices ou les conséquences. Quant aux comparaisons et aux analogies, on les cherchera moins dans le domaine de l'imagination, des choses qui se voient et se pèsent, moins dans le domaine des lois et des réalités juridiques, mais plus dans le domaine de l'amour, de l'action, de la vie.

Enfin un *caractère synthétique apparaîtra.* On percevra le lien entre des réalités qu'une analyse aiguë distinguait et paraissait parfois séparer. La morale et le dogme, c'est tout un, car observer les commandements c'est accepter la vie de Dieu en soi, c'est vivre en fils de Dieu. Non pas confusion, mais union et intime cohérence entre tout ce qu'une même vie surnaturelle réalise en nous.

Notons que cette façon de concevoir et d'exprimer les réalités surnaturelles, plus personnelle, plus vivante, plus synthétique, respecte mieux le *caractère mystérieux* du dogme. S'il en était autrement, nous aurions trouvé une idole et non pas Dieu, car l'obscurité du mystère est inséparable d'une révélation de l'ineffable. Ceux qui insistent trop sur des formules et des explications verbales cherchent à faire jaillir la clarté comme on poursuit la solution d'un problème ; la tentation de réduire le dogme aux proportions d'un théorème a séduit maint auteur. Combien de chrétiens croient posséder la vérité comme on tient une balle dans sa main : c'est défini, court et précis ; il n'y a rien de plus à demander ou à chercher ; tout est délimité. Les difficultés sont classées et les réponses données une fois pour toutes, l'inquiétude de celui qui cherche dans les ténèbres a fait place à la sérénité sans nuages du voyant.

Quand on pressent l'ineffable de la personne, l'infini de l'action et les complexités de la vie, on se rend compte qu'il n'y a guère de commune mesure entre les profondeurs du mystère et la pauvreté des mots qui l'expriment et de la pensée qui la poursuit.

Un enseignement qui s'appuie sur la conscience d'une expérience n'est pas avant tout distributeur de clartés, il suscite des nostalgies que la prière veut assouvir.

Ajoutons, pour terminer l'examen de ce point de vue, que ce recours à l'expérience personnelle suppose chez l'éducateur une certaine richesse d'âme et un effort pour réaliser en lui la vie de la grâce. « Dans l'Eglise même, écrit le P. de Lubac, par delà les for-

mes logiques et des modes d'exposés qui devaient beaucoup à une tradition cartésienne d'école, nous avons renoué avec une tradition plus substantielle. Nous avons connu un retour de plus en plus décidé vers l'âge d'or de la pensée médiévale, celle d'un saint Thomas et d'un saint Bonaventure, et ce mouvement de retour, en s'accentuant encore, nous restitue peu à peu le climat de « mystère » qui fut éminemment celui de la pensée patristique. Nous rapprenons, sinon l'emploi, du moins l'intelligence du symbole. Dans tous les domaines, nous éprouvons le besoin de nous replonger aux sources profondes, de les scruter par d'autres instruments que les seules idées claires, de retrouver le contact vital et fécond avec le sol nourricier... » (3).

II. LA PRESENTATION

Il faut présenter une synthèse religieuse enthousiasmante pour les hommes de notre temps et adapter cette présentation au rythme de la croissance durant l'enfance et l'adolescence.

1. IL FAUT PRESENTER UNE SYNTHESE RELIGIEUSE ENTHOUSIASMANTE POUR LES HOMMES DE NOTRE TEMPS.

Dieu ne contredit pas dans ses exigences essentielles la loi naturelle inscrite au fond du cœur humain ; il y aura donc concordance entre les plus hautes aspirations humaines et le dogme qui apporte à ces aspirations un dépassement. Le devoir de ceux qui enseignent est de manifester cet accord.

Dans son livre *Le drame de l'humanisme athée,* le Père de Lubac signale le tragique malentendu des temps modernes : alors que, durant les premiers siècles, le christianisme avait été salué comme une religion de libération et de grandeur, on l'accuse aujourd'hui de ravaler l'homme et de l'amoindrir.

L'enseignement religieux n'est-il pas en partie responsable de cette méprise ?

Quelles sont les tendances essentielles de la volonté et sous quel aspect nos contemporains en ont-ils conscience ?

Non pas avant tout le désir du bonheur : le bonheur est une récompense non un but, c'est un surcroît. C'est plutôt le désir de vie ; mais le mot est vague. Vivre, c'est tout d'abord se réaliser soi-même : faire de soi un chef-d'œuvre : « gloria Dei homo vivens ». En même temps c'est se savoir lié, dépendant, solidaire, c'est donc vouloir la perfection et le progrès de cet univers dont on est solidaire et vouloir vivre en commun avec toute la communauté humaine. Conquête de soi, charité, travail.

(3) *Le drame de l'humanisme athée,* Paris, Spes, p. 87.

Nos contemporains se laissent entraîner dans bien des démissions, ils se laissent choir en bien des hontes. Pourtant ils ont la nostalgie de la grandeur ; fierté humaine, dignité de la personne humaine sont des slogans qui portent.

Cruautés, vengeances, jalousies, haines, paraissent être la loi de l'humanité ; pourtant le sens communautaire est vivant ; les mots de solidarité, de dévouement ne sont pas sans écho.

On parle de démission de la conscience professionnelle, du dégoût du travail ; on exalte pourtant les hommes en leur parlant de bâtir un monde nouveau ; et l'idée de progrès du monde apporte une immense séduction.

Nous n'avons pas parlé de Dieu ; n'est-il pas le premier voulu ? Sans doute, mais c'est par delà cette conquête, cet amour, cette création qu'il se révèle et se donne.

Serait-il possible de présenter la morale chrétienne en fonction du dogme, comme la morale de la grandeur, de la charité, du travail ?

C'est, ce me semble, la tendance adoptée par les théoriciens du renouveau chrétien ouvrier jociste.

Trois idées dominent la synthèse religieuse vulgarisée par le mouvement jociste : 1° *Le chrétien est fils de Dieu* : révélation exaltante apportée à l'ouvrier humilié et aigri : il est fils de Dieu. Le Verbe de Dieu s'est fait ouvrier comme lui ; lui non plus n'est ni esclave ni machine. Il souffre d'être un salarié, un prolétaire, il se sent avili par mille procédés et se prépare à devenir un révolté ; mais voilà la révélation de sa vocation : faire resplendir en lui la ressemblance du Christ, dont il a été marqué au baptême. 2° *Le chrétien est uni à ses frères les hommes avec le Christ dans l'unité du Corps mystique.* Cette solidarité ouvrière, dont il a conscience et qui le pousse parfois à des actes héroïques pour sauver dans la mine les victimes d'un sinistre, cette solidarité est une réalité profonde : la participation d'une même vie surnaturelle qui les rend frères et fils d'un même Père. 3° *Le travail est sacré,* parce qu'il est l'effort humain pour collaborer à l'œuvre créatrice et rédemptrice ; parce que, dans l'effort quotidien, un monde nouveau lentement se forme ; monde matériel sans doute, mais symbole et ébauche d'un monde invisible : de la Jérusalem céleste. Cet effort est matériel sur le plan des réalités visibles, mais il constitue l'offrande que transfigure et à quoi donne une valeur éternelle le Sacrifice du Christ. Le travail humain est la participation humaine à la Messe.

Bien des jeunes ouvriers avaient dans leur enfance écouté les explications du catéchisme ; ils n'en avaient pas été touchés ; tout leur avait paru également monotone dans ces explications consciencieuses où rien n'est mis en relief, où tout est également important ; où l'on sent le scrupule de tout dire, de ne rien omettre de ce qu'une tradition a enregistré au cours des siècles. Or, durant

leur jeunesse, ils ont connu l'enseignement religieux de la J.O.C., et cela a été pour eux une révélation : l'enseignement a « mordu ».

Ils étaient aigris, humiliés, mais fiers, et la grandeur chrétienne les a enthousiasmés.

Ils étaient rudes et batailleurs, mais rêvaient de fraternité et d'amour, et la charité chrétienne, la communion des saints, le Corps mystique du Christ leur ont été révélés.

Ils croyaient faire œuvre d'esclave, leur tâche leur pesait ; on leur a proposé de rendre à l'univers sa beauté perdue en unissant leur œuvre d'homme au Sacrifice rédempteur.

Tout le christianisme se centre alors autour des dogmes de la grâce, du Corps mystique et de la Rédemption. On a pu voir combien cette présentation respecte le caractère humano-divin de la religion.

Il y a un appel à la fierté, mais cette fierté sera le principe de l'humilité chrétienne qui se renonce pour accepter Dieu.

Le sens de la solidarité, pierre d'attente du dogme du Corps mystique, trouve dans cette révélation un élargissement et un approfondissement inattendus.

Enfin, l'ambition humaine de créer un monde à son image devient l'appel à parfaire et à transformer l'univers avec Dieu créateur, avec le Christ rédempteur.

2. IL FAUT ADAPTER CETTE PRESENTATION AU RYTHME DE LA CROISSANCE DURANT L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE.

Présenter ou prêcher la vérité divine, c'est la mettre à la portée de ses contemporains. *C'est aussi la rendre accessible à l'enfance et à l'adolescence.*

La vérité agit à la façon d'un aliment : elle transforme ceux qui l'accueillent. Pour être opérante elle devra donc être dosée selon les capacités de chacun. Avant les « viandes », aliment de l'âge mûr, il faut présenter aux enfants le lait dont parle l'Apôtre : « Quasi modo geniti infantes... ».

Une erreur dans le régime peut provoquer des troubles inguérissables. Faites apprendre à un enfant de huit ans de belles formules théologiques : sa souple mémoire les retiendra, mais jusqu'à sa mort peut-être, entre la vérité divine et son âme un écran de verbalisme s'interposera. Expliquez dans le langage de l'« École » à cet adolescent de quatorze ans le mystère de la transsubstantiation ; son esprit hypercritique va se cabrer et le doute naîtra dans son âme : c'était d'un autre aliment qu'il avait besoin à cet âge. Parlez à ce garçon de quatorze ou quinze ans de l'humilité de Jésus, de sa patience, de sa divine obéissance ; peut-être eût-il mieux valu lui parler de l'audace de François-Xavier, lui raconter les périples de saint Paul. Ces hérauts du

Seigneur auraient accoutumé la naïve arrogance de notre adolescent à reconnaître les traits authentiques de la sainteté ; sans peine alors, vers dix-sept ans peut-être, serait-il amené à s'enthousiasmer de la perfection du Maître Unique.

Essayons de préciser comment au cours de l'enfance et de l'adolescence la présentation de la religion pourrait être faite (4).

Jusqu'à trois ans, des automatismes se créent. La sensibilité se familiarise avec des images, des mélodies, des gestes, des attitudes, dont la signification apparaîtra plus tard.

La période qui va de *trois à six ans* est d'une importance spéciale pour la formation religieuse. Autant, vers l'âge de 14 ans, l'adolescent rationaliste et excessif sera rebelle à admettre le mystère et à comprendre la personnalité de Jésus et la totalité du message évangélique, autant le cœur de l'enfant de 3 à 6 ans est prêt à accueillir le mystère et à aimer le Jésus de la Crèche ou de la Croix. La révélation de la présence de Dieu et de l'inhabitation divine par la grâce (n'employons pas trop vite ces grands mots !) comble leur cœur de joie. L'histoire de Jésus leur paraît la plus merveilleuse des histoires. Le divin leur est co-naturel, semble-t-il : ni la vivacité des passions, ni le tumulte de l'imagination n'ont voilé Dieu à leur âme.

De *six à neuf ans,* c'est encore l'âge heureux et naïf. L'exploration du mystère divin peut être continuée ; plus avec le cœur qu'avec la raison balbutiante (que peut d'ailleurs la raison dans ces profondeurs abyssales ?). Surtout, l'histoire de Dieu parmi les hommes doit être racontée, représentée, vécue : l'histoire du peuple élu, l'histoire de Jésus, la vie des saints. Ce sera le moment de leur faire goûter la grandiose et touchante liturgie : Noël et la crèche, le mystère du vendredi saint et la procession de la Fête-Dieu dans l'été. Un danger : ils ont bonne mémoire et leur esprit s'éveille ; ils ne sont pas encore les philosophes qu'ils seront à 11 ans, mais déjà ils apprennent à raisonner ; aussi est-on tenté de leur donner des explications et des textes abstraits ; ils paraissent comprendre, ils retiennent à merveille ; mais la fraîcheur d'une connaissance, obscure encore mais personnelle et spontanée, serait remplacée par la fausse clarté d'un texte dont la vraie portée resterait incomprise.

Vers dix ou onze et douze ans, la poésie de l'enfance n'est plus. Un réalisme un peu terre à terre remplace les beaux élans et les joyeuses fantaisies de l'imagination. Par contre, s'il réalise plus pauvrement les choses invisibles, l'enfant de 10 ou 11 ans comprend mieux les formules qui les expriment. Il est capable d'une logique un peu verbale. C'est l'âge du catéchisme. L'enfant est capable de faire l'inventaire des richesses accumulées durant les années précédentes. On

(4) La description qui suit suppose évidemment des variations et s'applique aux garçons plutôt qu'aux filles. Celles-ci prennent dès neuf ans une avance notable sur leurs frères.

voit par là combien seraient vaines et factices des leçons didactiques que n'aurait pas précédées une enfance pénétrée d'esprit religieux ; ce serait un squelette sans chair, une armature sans maçonnerie ; l'illusion est cependant facile : l'apparente fermeté des formules fait oublier l'absence du contenu. La mémoire et la logique des mots ne peuvent hélas remplacer une connaissance vécue qui doit nécessairement précéder la mise en formules.

De même que l'enfant de 3 à 9 ans enrichissait sa vie religieuse avant de trier cet apport vers 11 ans, de même dans l'inquiétude et le trouble des années d'adolescence, le garçon de 13 à 16 ou 17 ans va créer sa personnalité religieuse — ou, hélas, la perdre —. Les erreurs commises dans la formation religieuse à cette époque auront de redoutables conséquences. On comprend combien peuvent être dommageables les suites d'une adolescence écourtée par une mise au travail trop jeune. N'est-ce pas une exigence psychologique d'être écolier jusqu'à 16 ans ?

Treize ans pour les garçons est le début de l'adolescence. Ce n'est pas encore le rationalisme et le tumulte de la quinzième et seizième année (14 et 15 ans), mais déjà une première secousse est donnée à la sérénité tranquille de l'enfance. Une première inquiétude a peut-être passé, mais aussi la sensibilité s'est éveillée. Vite, profitons-en pour reprendre les explications données durant l'année précédente, et en explorer déjà un peu la richesse, même humaine : non pas un exposé abstrait mais une doctrine vivante et concrète.

L'adolescence bat son plein à quatorze et quinze ans. Les passions s'éveillent. Le sens critique s'exaspère ; un rationalisme agressif apparaît ; le mystère rebute l'adolescent ; il apprécie ce qui est excessif et violent plutôt que ce qui est parfait d'équilibre. La grandeur morale du Christ le dépasse. Par contre, sa personnalité naissante le replie sur lui-même. La psychologie, l'étude de la formation du caractère l'intéressent. L'héroïsme l'enchante. Les hauts faits l'enthousiasment. Nous croyons donc qu'à cette période deux aspects de la religion doivent être surtout exploités : la morale tout d'abord. Ne présentons cependant pas à l'adolescent impatient de toute sujétion une morale impérative et prodigue de défenses. Ne lui présentons pas d'emblée l'aspect transcendant et crucifiant de l'idéal chrétien : orientons-le vers le plein épanouissement de sa personnalité dans la ligne chrétienne en l'encourageant dans la vie de prière et la pratique des sacrements dont peut-être plus qu'autrefois il éprouvera le besoin. Ensuite l'histoire de l 'Eglise pourra intéresser notre adolescent ; non pas encore la vie mystérieuse du Corps mystique, mais le livre d'or authentique et merveilleux des faits héroïques des saints.

A seize et dix-sept ans l'apaisement se réalise, l'adolescent devient poète et philosophe. Petit à petit, il va glisser du lyrisme au réa-

lisme ; prenons garde à ce que ce réalisme ne soit pas bourgeois mais chrétien. Une réelle aptitude se marque pour le raisonnement philosophique ainsi qu'une certaine capacité de synthèse. Ce sera l'époque de l'apologétique (5) et de la synthèse doctrinale. A ce moment, le jeune homme pourra prendre conscience de ce qu'il y a de profond, d'intime, d'humain à la fois et de transcendant dans la religion. On lui parlera du Christ. On lui fera connaître la doctrine de l'Eglise sur le mariage, la question sociale, etc. On lui révélera l'humanisme chrétien qu'il devra incarner dans sa vie d'homme.

III. ENTRAINEMENT A L'EXPERIENCE

Un recours à l'expérience de la vie chrétienne, disions-nous plus haut, permet d'élaborer une synthèse doctrinale où apparaît le caractère personnel et vivant de la religion. A son tour le disciple rejoindra son maître, non seulement dans la communauté d'une même pensée mais dans l'effort pour transformer sa vie selon le même idéal. Seule en effet une expérience permet la possession de la vérité : la vérité ne devient nôtre, que lorsque nous lui sommes devenus conformes. Autrement nous n'en atteignons que des indices et des signes. Une connaissance qui n'est pas liée à la vie est approximative et fugace.

Les convictions ne s'acquièrent qu'à ce prix : on s'attache à ce qu'on a conquis. On ne doute pas de ce qui, au fond de soi-même, croît et grandit.

Les expériences suscitées par l'éducateur doivent répondre à une double exigence : être spontanées et ennoblissantes.

Etre spontanées, car la vie est création et liberté, non pas acceptation passive.

Etre ennoblissantes, car l'éducation vise un dépassement.

On conçoit la difficulté de respecter ces exigences antinomiques dans une nature que traversent des courants contraires.

Le problème — partout complexe — apparaît spécialement délicat lorsqu'il s'agit de formation religieuse : comment associer spontanéité et surnaturel ?

Dans l'enseignement profane, l'enfant peut conquérir des connaissances ; il peut redécouvrir un procédé de calcul ou construire,

(5) Cette apologétique consistera surtout à notre avis dans la prise de conscience des questions fondamentales et angoissantes qui se posent à l'homme sur le sens de sa destinée, des réponses données par les principales philosophies actuelles, et la réponse chrétienne qui dépasse toute espérance. En proposant la synthèse doctrinale, on éveillera le désir, non seulement de comprendre, mais d'expérimenter et de vivre, car c'est de la richesse d'une expérience que naîtront d'inébranlables convictions. C'est aussi vers cette époque que devront être exposés brièvement, mais avec profondeur et clarté, les principes qui commandent les rapports entre la science et la foi, l'histoire et le dogme, la critique et les textes sacrés.

grâce à des observations, tout un chapitre de géographie. L'enseignement religieux est la transmission d'une révélation.

Dans une éducation païenne, l'enfant peut, grâce à ses propres forces, réaliser des performances. Tout acte surnaturel par contre suppose un don gratuit. Il n'y a pas de proportion entre ce dont l'homme est capable par lui-même et ce que Dieu lui donne par grâce.

La relative passivité du chrétien dans l'acquisition de la science sacrée et l'accroissement de sa vie surnaturelle ainsi que l'absence de commune mesure entre une réussite naturelle et le moindre acte surnaturel rendent difficile la mise au point de ce que doit être le rôle de l'initiative et des réussites naturelles dans la formation religieuse.

On a voulu cependant, avec raison, baptiser les méthodes actives et adapter à l'éducation chrétienne les découvertes des pédagogues contemporains.

On justifie cette adaptation de diverses manières :

1°) La joyeuse activité, préconisée par les tenants de l'école active, disent les uns, sera une mise en train, un prélude, une introduction ou un délassement. Les esprits seront disposés de la sorte à recevoir un enseignement qui les dépasse, à faire preuve d'une générosité supérieure à leurs forces normales, à participer à des prières, à recevoir des sacrements. C'est un peu la dragée pour faire passer la pilule.

La méthode inductive, ajoute-t-on, exige le passage du connu à l'inconnu : les mille activités ou expériences suscitées par l'éducateur apporteront un pressentiment des réalités surnaturelles ; la joie de la bonne entente et de la collaboration mènera à la connaissance de la charité et de la communion des saints ; on éprouvera le désir de passer du plan humain au plan surnaturel, le premier ayant le rôle de symbole et d'appât.

Cette justification amène parfois les éducateurs à des réalisations trop timides ou trop osées. D'une part on demande trop peu à l'enfant, d'autre part on lui demande trop. On lui demande trop peu en limitant son initiative spontanée à des bagatelles ou à des activités considérées comme accessoires. On lui demande trop en lui proposant des efforts qui le dépassent, en substituant la personnalité de l'éducateur à celle de l'enfant et en transposant de la sorte une mentalité d'adulte dans une psychologie d'enfant.

Je m'explique grâce à des exemples.

Une religieuse expose la Bible à des enfants de neuf ans. Les murs de la classe sont garnis de tableaux ; les élèves sont continuellement sollicités par des activités intéressantes. Il faut repérer des itinéraires, tracer des croquis... ; ces enfants ne s'ennuient pas. Or, à un moment du cours, la maîtresse fait reconnaître dans les faits de

l'Histoire Sainte diverses manifestations des attributs divins. Il faut trouver une scène où Dieu se montre « *immensément bon* ». La religieuse a prononcé la phrase avec une insistance où se traduit sa propre conviction (l'accent un peu forcé a sonné légèrement faux). Les enfants savent — ou ont trouvé — qu'il s'agit de la cueillette de la manne du désert et une fillette a indiqué le tableau en question. Visiblement le but du cours était d'éveiller dans l'âme des enfants un amour spontané pour Dieu. On les a amusés et intéressés en provoquant leur initiative par des exercices variés, mais au point culminant de l'exercice, lorsqu'il fallait faire jaillir un sentiment d'amour, on leur a suggéré une nuance d'admiration à laquelle les enfants étaient incapables de communier, on leur a imposé — vainement sans doute — un sentiment qui les dépassait.

Autre exemple : On veut associer des enfants à la charité rédemptrice de Notre-Seigneur. On les invite à faire des sacrifices. On organise pour cela trésors, carnets, petits moutons qui avancent d'un pas à chaque victoire, etc. Il ne peut être que bienfaisant de pousser ces enfants à se renoncer dans la joie, mais *si l'éducateur manque de mesure et de tact,* l'ardeur à faire des sacrifices deviendra pure virtuosité ludique. La spontanéité sera dans le jeu qui accompagne l'action principale. Le sens du sacrifice aura-t-il vraiment pénétré dans l'âme ?

Autre exemple encore : on a groupé les enfants en une compagnie joyeuse : uniformes, dénominations romanesques, etc. Les enfants sont pris au jeu ; mais *on profitera de leur élan* pour les orienter vers des performances apostoliques ou ascétiques vis-à-vis desquelles le jeu de tantôt n'était qu'un prétexte et un hors-d'œuvre. N'y a-t-il pas eu une petite trahison ? L'enfant ne s'en apercevra peut-être jamais,... ou beaucoup plus tard.

Provoquer une expérience chrétienne et susciter l'activité de l'enfant pour sa formation religieuse n'est pas avant tout apprendre en dessinant, en chantant et en jouant ; ce sont d'utiles accessoires, l'essentiel n'est pas là.

2° Lorsqu'il transforme une âme par la grâce, le Seigneur respecte les rythmes de la vie et la personnalité de chacun, il aime non seulement les *actes surnaturels,* mais l'être vivant, homme et fils de Dieu, qui les produit, car il trouve sa gloire dans la réussite totale de ses créatures, « gloria Dei, homo vivens ». Aussi certains éducateurs croient respecter l'intention créatrice et rédemptrice de Dieu en cherchant sans ruse ni calcul à susciter des chefs-d'œuvre humains, tout en formant des chrétiens. On les accuse parfois d'être naturalistes. Pourtant ils croient préparer et orner les temples du Seigneur. L'architecte d'une église cherche à réaliser un bel édifice, élégant et solide. Ils croient que, pour respecter les rythmes normaux

du développement humain et surnaturel, il faut se préoccuper de donner à la nature qui les soutient sa pleine vitalité. Ils croient que tout effort vers le mieux achemine vers Dieu ; que, lorsque l'homme cherche à se dépasser, il s'arrache à la médiocrité et se prépare à de meilleurs dons ; que toute performance humaine — sport, travail, amitié — trouve sa vraie et profonde justification dans le surnaturel vers lequel, consciemment ou non, elle s'oriente. Ils veulent donc amener l'enfant et l'adolescent à être pleinement lui-même à chaque âge. Et pour cela c'est souvent chez Montessori, chez Decroly (6) ou chez Baden Powell, que, avec bon sens, ils cherchent des inspirations.

Ils prennent alors les réussites naturelles comme point de départ d'une nouvelle étape nettement surnaturelle cette fois. L'art de l'éducation religieuse, pensent-ils, est de profiter de toute acquisition humaine pour y introduire une signification religieuse ; pour faire entendre un appel vers l'au-delà ; pour insister sur tel aspect du dogme ou de la morale qui s'adapte à l'expérience tout en la dépassant, pour provoquer à point nommé les occasions qui permettront à l'enfant de trouver le contact avec Dieu que son âme sourdement désirait.

N'est-ce pas la méthode qui spontanément s'impose dans l'éducation familiale ? N'est-elle pas la plus naturelle à la fois et la plus profonde ?

Au cours des pages qui vont suivre, nous étudierons, spécialement dans les chapitres sur la formation religieuse à l'école primaire, dans l'enseignement moyen et dans les œuvres, la manière concrète dont les éducateurs cherchent à dépasser la zone des intérêts naturels et humains pour amener enfants et adolescents à exercer la vie surnaturelle reçue à leur baptême.

« La tâche des éducateurs, écrit le P. M. Claeys-Boúúaert (7), est de préparer les vouloirs humains aux rencontres divines, en d'autres termes de disposer les matériaux dont Dieu tirera ses merveilles. Si les matériaux font défaut, Dieu n'opérera qu'exceptionnellement le miracle de suppléer aux dispositions humaines normalement nécessaires. Un grand nombre d'enfants ne se livrent pas au surnaturel parce qu'ils n'y sont pas naturellement disposés ».

Pierre RANWEZ, S. I.

(6) Evidemment bien des adaptations sont à faire lorsqu'on cherche des indications dans une pédagogie toute matérialiste.

(7) *Le scoutisme et l'éducation catholique,* art. extrait du *Guide* et reproduit dans le livre *Scoutisme et spiritualité.*